

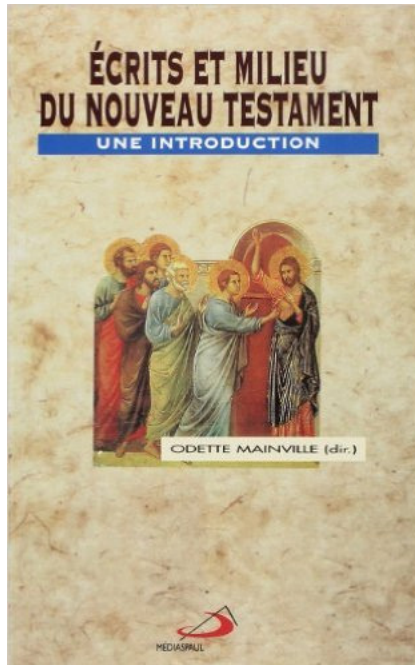
Jean-Paul Michaud, extrait du chapitre 1 – La Palestine du premier siècle, dans :

Odette Mainville (dir.),

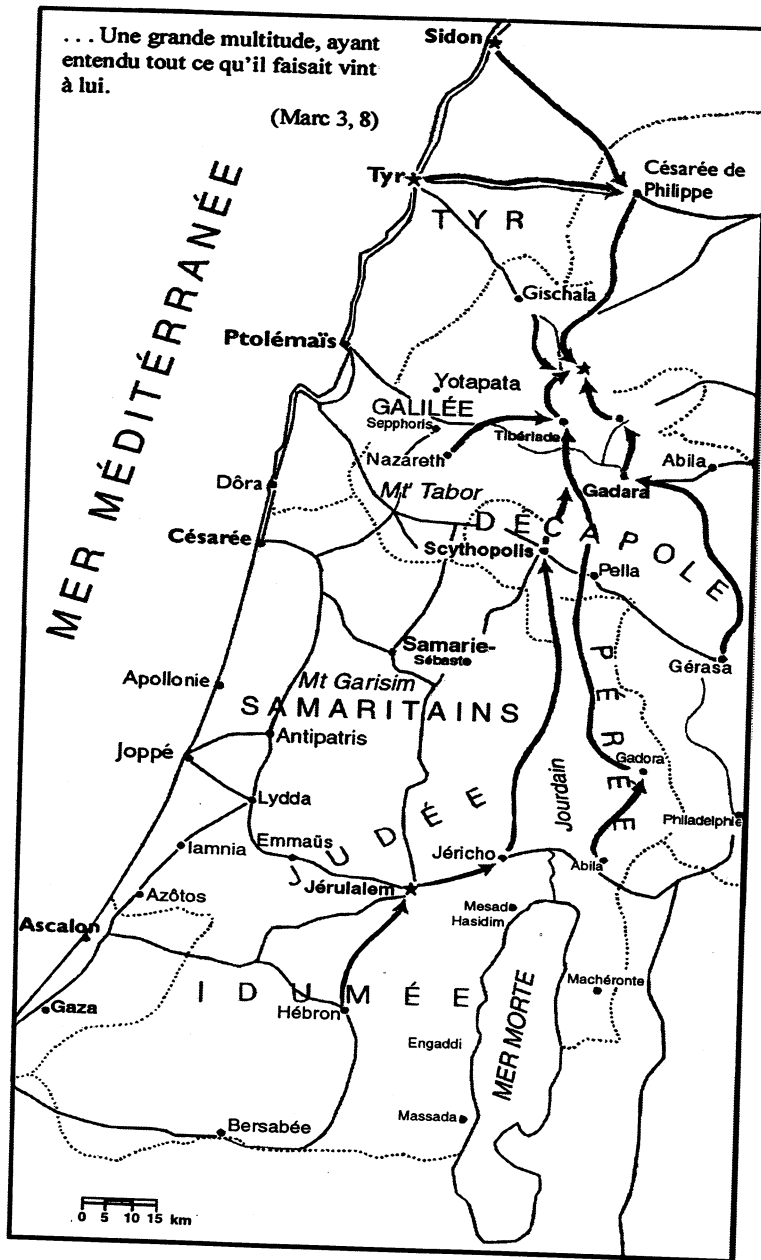
Écrits et milieu du Nouveau Testament. Une introduction

Montréal, Médiaspaul (Sciences bibliques), 1999, 290 p.

ISBN : 978-2894201770



CARTE DE LA PALESTINE



Chapitre 1

LA PALESTINE
DU PREMIER SIÈCLE

Jean-Paul Michaud

La Palestine, au temps de Jésus, ne s'appelait pas la Palestine. Le Nouveau Testament n'emploie jamais le terme. C'est en 135 de notre ère seulement que l'empereur romain Hadrien, après avoir écrasé définitivement la deuxième révolte juive, rasé Jérusalem et l'avoir reconstruite sous le nom de *Colonia Ælia Capitolina*, redonne à la Judée, le pays des Juifs, le vieux nom de Palestine, employé jadis par Hérodote, à savoir le «pays des Philistins¹».

Quelle était, au I^{er} siècle de notre ère, la situation de cette «terre d'Israël» (*Erets Yisraël*), ce pays où a vécu l'homme Jésus de Nazareth, que les premiers chrétiens, dans une affirmation de foi sous-jacente à tous les écrits du Nouveau Testament, confesseront, après sa mort, comme Christ et Seigneur? Situation géographique, mais aussi politique, économique, sociale et religieuse.

On perçoit que pour saisir cette situation de la terre d'Israël au I^{er} siècle de l'ère chrétienne, il faut entrer en Histoire: histoire politique et histoire sociale. Entrouvrir avec fascination les portes du temps, mais bien conscient que l'Histoire n'est pas une science exacte et que ses plus grandes certitudes ne dépassent jamais le niveau des probabilités. À partir des quelques matériaux disponibles, toujours insuffisants, elle procède par l'addition d'analyses

¹ Nous l'utiliserons néanmoins, comme il est coutume, même chez les auteurs juifs (voir *passim* dans le *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*, Paris, Cerf, 1993), pour désigner au sens large l'ensemble du «pays biblique».

particulières qui lui permettent de reconstruire, hypothétiquement, un tableau général. Il s'agit donc toujours de *reconstruction*, où le nombre et la qualité des matériaux, mais aussi les points de vue de l'architecte, interviennent considérablement. En ce domaine, la recherche est ancienne. Jusqu'à tout récemment, elle dépendait surtout des sources littéraires et très particulièrement des ouvrages de l'historien et homme politique juif, Flavius Josèphe (37-95), *La Guerre des Juifs* (BJ) surtout et *Les Antiquités judaïques* (AJ). Mais, aux sources littéraires, il faut ajouter désormais les découvertes archéologiques récentes et les perspectives de l'histoire sociale. Ces nouveautés nous obligent à nuancer, très souvent, les affirmations coutumières sur la situation du pays juif au temps de Jésus, parfois même à les revoir complètement. De nouvelles *reconstructions* s'opposent donc aux anciennes. Mais il faut savoir qu'elles restent reconstructions, hypothèses de travail, et que l'archéologue, par exemple, doit tout autant interpréter ses pierres que l'exégète ses textes. Chacun, d'ailleurs, a besoin de l'autre: sur les chantiers de fouilles, les pierres restent souvent silencieuses tant que des textes parallèles n'entrent avec elles en conversation. En feuilletant les rapports des fouilles récentes de Galilée, il est en tout cas remarquable de voir combien les archéologues font appel aux ouvrages de Josèphe, soit pour le corriger, soit pour y trouver confirmation de leurs hypothèses². Le portrait qu'on dessinera de la Palestine du I^{er} siècle doit donc tenir compte de sources diverses et de disciplines complexes. Il ne peut être que modeste.

² Peut-on se fier aux informations de Josèphe? D'abord commandant des troupes juives en Galilée, puis vaincu par Vespasien, Josèphe a assisté à la destruction de Jérusalem et du Temple, mais dans le camp des vainqueurs, devenus ses amis. De Rome où il écrit, dans l'atmosphère de la cour impériale des Flaviens, dont il a pris le nom (Flavius), Josèphe, qui est resté attaché à sa foi et à son peuple, présente une vue apologétique de l'histoire juive et surtout de la révolte de 66 contre les Romains. Il en met la responsabilité sur les troupes de «brigands» qui agitaient particulièrement la Judée sous les derniers procurateurs romains et s'efforce de disculper l'ensemble de la nation juive. Il est donc lui aussi à interpréter soigneusement. On a dit de lui «qu'il pouvait inventer, exagérer, s'appesantir, déformer, supprimer, simplifier ou, occasionnellement, dire la vérité» (S.J.D. Cohen, *Josephus in Galilee and Rome*, Leiden, Brill, 1979, p. 181). Il reste cependant incontournable. Il est pratiquement notre seul informateur sur la guerre entre les Juifs et Rome (voir quelques «non-Josephan data» dans S.J.D. Cohen, *Ibid.*, pp. 243-260) et personne ne peut parler de la Palestine ou du judaïsme du I^{er} siècle sans se référer à lui.

1. LA TERRE D'ISRAËL³

Mais d'abord un peu de géographie. Situé sur la côte est de la Méditerranée, entre le Liban et l'Égypte, ce pays est petit. Limité à l'ouest par la Méditerranée et à l'est par la vallée très encaissée du Jourdain, il a la forme d'un trapèze qui aurait une hauteur de 300 km et dont les bases seraient de 160 km au sud et de 50 km environ au nord. Il entrerait près de 60 fois dans le Québec. En fait, il pourrait prendre place dans la vallée du Saint-Laurent, pratiquement entre Québec et Montréal (264 km)! Sans doute, pour les «piétons» de l'époque de Jésus, le pays pouvait paraître grand. Il restait néanmoins «marchable». S'il y a 157 km entre Nazareth et Jérusalem (à peu près la distance entre la ville de Québec et Drummondville!), et en faisant l'hypothèse que les gens pouvaient voyager 8 heures par jour à raison de 2 ou 3 km/h, il faut compter de 7 à 10 jours de voyage. Ce qu'un petit groupe, marchant plus rapidement, pouvait facilement réduire à 4 ou 5 jours. Nazareth, en tout cas, n'est qu'à 29 km du lac de Tibériade. Et de Capharnaüm, au nord du lac, Jésus et sa troupe de disciples pouvaient facilement rejoindre, dans la même journée, la plupart des localités autour du lac. Dans le cadre restreint de la Galilée, tout ceci conditionne ce qu'on appelle l'itinérance de Jésus et permet de penser que, tout en suivant Jésus, les disciples n'étaient jamais très loin de leurs familles.

Le pays est traversé du nord au sud, par le fossé jordanien, «épine dorsale, en négatif» (Filteau, p. 36), curiosité géographique unique au monde, qui constitue une toute petite partie de la longue faille géologique (la Rift Valley de l'Afrique de l'Est) qui va de la Syrie du Nord, par la vallée du Jourdain, la mer Morte, le golfe d'Aqaba et la mer Rouge, jusqu'à la vallée du Zambèze en Afrique. Le Jourdain qui y coule, dont le nom signifie *descendeur*, impropre à la navigation, prend source au nord du pays, aux pieds de l'Hermon, et *descend* vers la mer Morte. Après 16 km, il atteint le lac de Tibériade, à -212 m déjà sous le niveau de la mer et se jette enfin, après un cours sinueux de 350 km (à peine 110 km à

³ Pour compléter l'aperçu très sommaire que nous présentons, on pourra consulter le bref mais excellent ouvrage de J.-C. Filteau, *La Terre Sainte, cet heureux pays*, Paris, Desclée; Québec, Anne Sigier, 1988, 89 p.

vol d'oiseau), dans la mer Morte, à -400 m. Sur son parcours, en pleine Galilée, on rencontre donc le lac de Tibériade. Appelé aussi dans les évangiles lac de Galilée ou lac de Gennésareth, il s'appelait, dans l'Ancien Testament, lac de Kinnéreth, en raison de sa forme évoquant vaguement celle d'un *kinnor*, sorte de lyre jannicienne. Il mesure 21 km de long par 12 km de large et sa profondeur maximale est de 60 m. Plus au sud, le Jourdain rejoint finalement la mer Morte, la nappe d'eau en surface située à la plus basse altitude au monde: soit -400 m sous le niveau de la Méditerranée. Immense bassin sans écoulement, son eau s'évapore par suite des grandes chaleurs qui y règnent la plus grande partie de l'année, causant une densité d'eau et un taux de salinité à ce point élevé qu'aucune vie végétale ou animale n'y est possible. Sa superficie égale à peu près celle du lac Champlain à la frontière du Québec et des États-Unis.

Entre la plaine du littoral méditerranéen et le fossé jordanien, une dorsale de hautes terres, interrompue un moment par les plaines d'Esdrélon et de Yizréel qui séparent la Basse-Galilée des montagnes de Samarie et de Juda, s'étire du nord au sud. Comparées à celles du Liban (le mont Hermon a 2 814 m), ces montagnes sont relativement petites (le mont Thabor en Galilée a 588 m, le mont Garizim en Samarie 881 m, Jérusalem est située à une altitude de 800 m), mais elles n'en constituent pas moins, à l'échelle humaine, des obstacles importants.

Toute l'histoire d'Israël est liée à cette Terre (*Erets Yisraël*). Son histoire politique, économique et sociale, assurément, mais son histoire religieuse aussi, les écrivains sacrés n'ayant jamais séparé l'*histoire sainte* de la *terre sainte*.

2. LE MONDE GRÉCO-ROMAIN

Le christianisme et tous les écrits du Nouveau Testament qui en témoignent sont nés dans un monde profondément marqué par l'esprit grec et l'organisation romaine.

L'esprit grec

La Judée, au I^{er} siècle, est sous le contrôle de Rome. Mais ce monde romain est lui-même héritier de l'empire d'Alexandre le Grand (-356 à -323). En treize ans, ce héros de légende qui avait pris le pouvoir à l'âge de vingt ans (en -336), courut de la Macédoine au Nil, et du Nil à l'Indus, et fonda le plus grand empire que l'Occident eut connu jusqu'alors. Mais surtout il perçut la possibilité de réunir toute la terre habitée (*l'oikoumenè [gè]*) dans un seul État où tous participeraient de la même culture. Tout en s'efforçant d'accueillir et d'intégrer les richesses des vieux mondes orientaux, cet œcuménisme restait grec, en effet, et la langue commune, «internationale» si l'on veut, devint alors le grec (la *Koinè*, du mot grec *koinos* signifiant commun). Les régions, cependant, conservaient l'usage local de leur idiome et beaucoup de gens étaient plus ou moins bilingues. La Syrie gardait l'araméen, que parlaient aussi, parfois avec l'hébreu, les Juifs de Palestine. Mais même en ces pays, tous ceux qui se frottaient quelque peu au monde de la politique, de l'administration ou du commerce, devaient utiliser une «seconde langue» de culture et d'affaires: le grec. Dans la Diaspora (mot grec signifiant dispersion), les Juifs, disséminés au milieu de populations non juives, parlaient naturellement le grec, au détriment souvent de l'hébreu. C'est pour les Juifs fortement hellénisés d'Alexandrie que la Bible hébraïque elle-même sera traduite en grec (au III^e siècle avant notre ère) et deviendra connue sous le nom de Septante⁴.

L'organisation romaine

Mais au tournant de l'ère chrétienne, le pays juif est sous contrôle romain, depuis -63, date où Pompée, appelé pour régler les querelles dynastiques de la famille royale juive des Hasmonéens, s'empare de Jérusalem. Dans les années qui suivirent, l'histoire romaine fut très mouvementée: guerre civile entre César et Pom-

⁴ Allusion aux 72 sages qui, selon la légende de la *Lettre d'Aristée* (vers -150), auraient été isolés pour travailler à cette traduction et l'auraient terminée en 72 jours.

pée, défaite de Pompée (-48), assassinat de César (-44), victoire enfin d'Octave sur Marc-Antoine et Cléopâtre, à la bataille d'Actium (-31). En -27, Octave recevra le titre d'Auguste et régnera jusqu'en 14. C'est sous son règne que naîtra Jésus de Nazareth. Tibère succédera à Auguste et régnera jusqu'en 37 de notre ère. Jésus mourut, très probablement, en avril de l'an 30.

Sous Auguste, la paix s'étend sur le monde (la *pax romana*). Les vastes territoires de l'Empire sont presque partout divisés en provinces. Celles-ci, cependant, n'ont pas toutes le même statut. Les provinces depuis longtemps pacifiées sont dites sénatoriales: elles sont sous la dépendance du Sénat romain et gouvernées par des proconsuls. Les provinces où stationnent toujours des légions sont placées sous l'autorité directe de l'empereur qui les gouverne par l'intermédiaire de légats, assistés de chefs militaires et de procureurs. Ce sera la situation de la province impériale de Syrie et de la province procuratorienne de Judée.

La politique du I^{er} siècle

Le régime hérodien

Les bouleversements de la politique romaine entraînèrent, dans un ballet compliqué d'intrigues et d'alliances, la fin de la monarchie hasmonéenne (descendants des Maccabées) et l'ascension de la maison d'Hérode. Celui-ci, issu d'une riche famille de l'Idumée, contrée située au sud de la Judée et qui avait été «judaisée» de force par le roi Jean Hyrcan en -126, fut reconnu roi par le Sénat romain en -40⁵. Roi, mais sous tutelle, client de Rome, Hérode demeurait soumis à l'autorité romaine pour toutes les affaires de politique étrangère. Mais à l'intérieur, Hérode avait toute latitude pour les questions administratives, financières, juridiques et même militaires. Il s'émancipa largement de la loi et des coutumes juives et gouverna, à la manière des souverains hellénistiques, jusqu'en l'année 750 de Rome, soit -4 de notre ère. Né sous

⁵ Il ne prit effectivement possession de son trône qu'en -37, après avoir vaincu, grâce à l'armée romaine, Antigone, le dernier des Hasmonéens, et s'être emparé de Jérusalem.

cet Hérode le Grand, Jésus serait donc né quelques années avant notre ère, vers -7 ou -6.

La succession d'Hérode ne se fit pas sans problèmes. Son testament divisait le royaume entre ses trois fils: Archélaüs, Antipas et Philippe. Auguste ratifia le testament, mais refusa au fils aîné, Archélaüs, le titre de roi. Avec le titre d'ethnarque (étymologiquement: le premier ou gouverneur d'une nation, d'une province), Archélaüs reçut la Judée, la Samarie et l'Idumée. En tant que tétrarque (prince dont les territoires formaient la quatrième partie d'un royaume démembré), Antipas fut gratifié de la Galilée et de la Pérée. Comme tétrarque également, Philippe reçut en partage, à l'est du Jourdain, la Gaulanitide, l'Iturée, la Batanée, la Trachonitide et l'Auranitide. Mais les choses changèrent rapidement. En l'an 6, à la suite d'une plainte commune des Juifs et des Samaritains, Archélaüs fut déposé par les Romains. Ses territoires passèrent sous le régime des «procurateurs» et le demeurèrent (si l'on excepte la brève parenthèse d'Agrippa I^{er} en 41-44) jusqu'en 66, au début de la grande révolte juive. Quant à Antipas, qui prit le nom dynastique d'Hérode (Hérode Antipas) après la déposition de son frère, il gouverna jusqu'en 39. Durant pratiquement toute sa vie (de -7 ou -6 à 30), Jésus, le galiléen (Mt 26, 69), dépendra donc de lui. Quant à Philippe, il ne contrôla guère que des sujets non juifs et, sauf en Mt 14, 3 et Mc 6, 17, il n'est plus évoqué dans le Nouveau Testament.

Prodromes et fin tragique

Les préfets⁶ ou procurateurs sont les gouverneurs que Rome mit en place à deux reprises en Palestine. D'abord en Judée (qui comprenait aussi la Samarie et l'Idumée) de 6 (déposition d'Archélaüs par Auguste) jusqu'à 41 (avènement d'Agrippa I^{er} par la grâce de Claude); ensuite sur toute la Palestine de 44 (mort d'Agrippa I^{er}) à 66 (éclatement de la grande révolte). Tout en res-

⁶ Sous Auguste et Tibère, le titre usuel du gouverneur de Judée était *praefectus*. D'après une inscription découverte en 1961 au théâtre de Césarée, on sait que Ponce-Pilate (26-36) était *praefectus Judææ*. À partir de Claude, de 44 à 66, on parla plutôt de *procuratores*. Sur cette inscription de Césarée, voir J.P. Lémonon, *Pilate et le gouvernement de la Judée. Textes et monuments*, (Études bibliques), Paris, Gabalda, 1981, pp. 23-32.

tant dépendant du légat de Syrie, dont la Judée était une «annexe» selon l'historien Josèphe (*AJ* 18, 2), les préfets ou procurateurs gardaient la charge des affaires militaires, juridiques et financières. On sait (par Josèphe) qu'en l'an 6, lors de la constitution de la province romaine de Judée, un recensement général en vue de la perception d'un impôt direct entraîna une rébellion dirigée par un certain Judas dit le Galiléen. On voit souvent dans cet événement l'origine d'un des mouvements extrémistes qui déclencheront la guerre contre les Romains en 66. Jésus avait alors environ 12 ans. Même si ces événements se passèrent en Judée, il dut en avoir connaissance et ressentir l'inquiétude et la colère du peuple.

Après le règne pacifique d'Agrippa I^{er} (41-44), à qui les faiseurs impériaux avaient concédé un royaume aussi vaste que celui d'Hérode le Grand, son grand-père, la situation se dégrada dans l'ensemble du pays dont les derniers procurateurs (44-66) avaient désormais le contrôle. Les erreurs et les excès des représentants de Rome exaspérèrent la population. Un climat de rébellion se répandit dans tout le pays et, finalement, la guerre éclata en juin 66. Le commandant du Temple fit cesser le sacrifice quotidien offert pour l'empereur: ce fut la déclaration de guerre. Après quelques succès du côté des partisans juifs, les troupes romaines (évaluées à 60 000 hommes) entrèrent en Galilée, avec à leur tête le prestigieux général Vespasien. Son fils, Titus, commandait la XV^e légion. En 69, Vespasien, proclamé empereur, laissa à Titus le soin de terminer la guerre de Judée. En août 70, le Temple, où les derniers combattants juifs s'étaient réfugiés, fut incendié et Jérusalem, complètement détruite, soumise. Le dernier centre de résistance juive fut Massada, forteresse aménagée par Hérode le Grand sur un éperon rocheux dominant de 400 mètres la rive sud-ouest de la mer Morte. Elle fut prise finalement en avril 73 ou avril 74⁷ et l'ensemble du pays devint alors province impériale administrée directement par un légat.

⁷ La date reste incertaine. D'après deux inscriptions concernant la carrière de Flavius Silva, le légat romain qui donna l'assaut à la forteresse, W. Eck, dans *ZNW* 60 (1969) 282-289 a proposé, avec vraisemblance, la date d'avril 74. C'est celle retenue par L.I. Levine, «The Jewish War», *The Anchor Bible Dictionary*, t. 3 (1992), p. 844 et par *The New Jerome Biblical Commentary* (1990), 67: 123 et 75: 187. Par contre E.M. Smallwood, contestant l'argumentation de W. Eck, maintient la date classique d'avril 73 dans *The Jews under Roman Rule. From Pompey to Diocletian*, Leiden, Brill, 1976, pp. 546-547.

Après 70, ne disposant plus du récit de Josèphe, on en est réduit aux conjectures. Il ne semble pas, néanmoins, que les Juifs furent totalement interdits de séjour dans ce qui restait de Jérusalem. En 132, en réaction à des mesures romaines, dont l'interdiction de la circoncision sous peine de mort, les Juifs de Judée se soulevèrent à nouveau. Le mouvement était dirigé par un certain Simon bar Kosiba, qu'on surnomma Bar Kokéba ou «fils de l'étoile», en référence à l'Étoile de Jacob, dont parle le texte messianique de Nb 24, 17. Ce chef, que le célèbre rabbin Aqiba reconnut comme Messie, réoccupa brièvement, semble-t-il, une bonne partie du pays. Mais Rome intervint avec quatre légions et, au bout de trois années de combats (132-135), la révolte juive fut totalement et cruellement écrasée. Jérusalem, devenue ville hellénistique sous le nom de *Colonia Ælia Capitolina*⁸, fut interdite à tout circoncis. Un temple à Jupiter fut construit sur le site du Temple de Jérusalem. Cette *colonie* romaine fut rattachée désormais à la province de Syrie-Palestine. Le mot de Judée, remplacé à tout jamais, par celui de Palestine.

Cette histoire, en grande partie tragique, reste à l'arrière-plan de tous les écrits du Nouveau Testament. On ne saurait *introduire* à ce *Nouveau Testament*, sans la garder en tête constamment. Après cet aperçu général, il faut cependant regarder les choses de plus près, en s'arrêtant aux situations économiques, sociales et religieuses de ce milieu juif du I^{er} siècle. Cette vue rapprochée nous permettra de mieux saisir, en particulier, les différences importantes qui distinguent la Galilée, pays de Jésus de Nazareth dirigé par Hérode Antipas, de la Judée, placée sous le régime des procurateurs romains et des grands prêtres de Jérusalem.

3. LA GALILÉE DU PREMIER SIÈCLE

Au I^{er} siècle, nous l'avons vu, l'histoire juive est marquée par une césure extrêmement profonde: la révolte juive et la destruction de Jérusalem et du Temple, en 70. Cette catastrophe avait eu ses préparations. Sous le régime des derniers procurateurs qui gou-

⁸ Du nom de l'empereur Ælius Hadrianus.

vernèrent l'ensemble du pays de 44 à 66, les problèmes entre Juifs et Romains s'étaient exaspérés graduellement. Mais c'est en 67 seulement, que les légions de Vespasien, en route vers Jérusalem, envahissent la Galilée et vont totalement (économiquement et socialement) changer la face des choses. Il faut s'en souvenir quand on parle d'hellénisation et de romanisation de la Galilée: la situation de la fin des années 60 est totalement différente de celle qui existait 30 ans auparavant, au temps du ministère de Jésus.

Le conflit des interprétations

Quelle était donc, au temps de Jésus, la situation de la Galilée? Dans le champ actuel de la recherche, deux interprétations opposées se font face, qu'on peut appeler, à la suite de Gerd Theissen, l'interprétation de paix et l'interprétation de crise⁹. L'interprétation de crise, soutenue principalement par R.A. Horsley¹⁰, décrit une situation catastrophique où les paysans, écrasés par de lourdes taxes, s'endettent de plus en plus et, incapables de rembourser, sont finalement dépossédés de leurs terres, réduits à la mendicité ou condamnés à rejoindre les groupes de bandits sociaux qui écument le pays. À l'opposé, l'interprétation de paix, soutenue notamment par Sean Freyne et E.P. Sanders¹¹, maintient

⁹ Voir «Jésus et la crise sociale de son temps. Aspects socio-historiques de la recherche du Jésus historique», dans D. Marguerat, E. Norelli et J.-M. Poffet, dir., *Jésus de Nazareth. Nouvelles approches d'une énigme*, (Le monde de la Bible 38), Genève, Labor et Fides, 1998, pp. 125-155. Dans un article important, «Jesus in Historical Context», paru dans *TTod* 50 (1993) 429-448, E.P. Sanders a présenté des scénarios qui rejoignent plus ou moins les «interprétations» de Theissen.

¹⁰ Dans *Jesus and the Spiral of Violence. Popular Jewish Resistance in Roman Palestine*, San Francisco, Harper & Row, 1987; *Galilee. History, Politics, People*, Valley Forge, Trinity Press International, 1995 et *Archaeology, History, and Society in Galilee. The Social Context of Jesus and the Rabbis*, Valley Forge, Trinity Press International, 1996.

¹¹ S. Freyne, *Galilee from Alexander the Great to Hadrian, 323 BCE to 135 CE. A Study of Second Temple Judaism*, Wilmington, Glazier; Notre Dame, University of Notre Dame Press, 1980; *Galilee, Jesus and the Gospels. Literary Approaches and Historical Investigations*, Philadelphia, Fortress Press, 1988, surtout pp. 135-175; E.P. Sanders, *Judaism. Practice and Belief 36 BCE to 66 CE*, London, SCM Press; Philadelphia, Trinity Press International, 1992, surtout pp. 157-169 et *TTod* 50 (1993) 429-448.

qu'à l'époque de Jésus, qui correspond à peu près au gouvernement galiléen d'Hérode Antipas, la Judée et particulièrement la Galilée, étaient exemptes de grandes tensions et de conflits importants. Freyne a particulièrement souligné, d'ailleurs, qu'il fallait bien distinguer, dans la première moitié du siècle, entre la situation paisible de la Galilée et celle plus agitée de la Judée.

Sur ce plan de l'histoire sociale, Gerd Theissen s'est risqué à une sorte de synthèse entre les interprétations de crise et de paix, tout en privilégiant l'interprétation de crise. Par «crise», il entend une situation dangereuse dans laquelle un système social donné, en l'occurrence le judaïsme du I^{er} siècle, est totalement ou partiellement menacé. Après la crise, dit-il, survient la catastrophe. C'est ce qui est arrivé en 70 avec la destruction du Temple et de Jérusalem. Avant la crise, on constate habituellement une transformation où des normes dominantes, des valeurs établies, des orientations religieuses traditionnelles sont contestées ou abandonnées. Selon Theissen, de petits groupes, au sein du judaïsme, avaient commencé à se réorienter avant 70 et il inclut dans ces groupes précurseurs de la crise le «judaïsme messianique» des adeptes de Jésus¹².

Mais si Theissen garde le langage de crise, ce n'est plus, on le voit, dans le sens de Horsley, en lien avec la thèse de la dégradation économique de la masse des paysans en Palestine. Theissen insiste: «Une interprétation de crise du mouvement de Jésus n'est par conséquent pas liée à la thèse d'une paupérisation de grands groupes de la population.» (p. 128) Il maintient malgré tout que depuis la conquête de Pompée en -63, le judaïsme était dans «un état de crise permanent, qui s'enfla périodiquement, en générant des crises aiguës et des guerres» (pp. 132-133). Cette conclusion pourrait dépasser les données disponibles. En effet, dans l'énumération qu'il fait aussitôt des conflits de l'époque, Theissen ne peut en mentionner que quelques-uns, séparés par de longues années de calme: les agissements d'Antigone qui se fait roi et grand prêtre, contre le gré des Romains, à l'occasion de l'invasion des Parthes en -41; l'insurrection qui suivit la mort d'Hérode le Grand en -4; puis, près de 45 ans plus tard, autour de 39-40, la crise déclenchée à Jérusalem par la tentative de l'empereur Claude d'ériger sa

¹² G. Theissen, «Jésus et la crise sociale de son temps», p. 127.

statue dans le Temple et finalement, bien sûr, la guerre judéo-romaine de 66-74. Theissen reconnaît même explicitement que «les périodes séparant ces crises et ces guerres étaient relativement stables» (p. 133). Si on fait le compte, ce calme relatif s'étend sur les 33 ans du règne d'Hérode le Grand (-37 à -4), sur le temps des préfets à Jérusalem entre 6 et 41, suivi du court règne pacifique d'Agrippa I^{er} (de 41 à 44), sans oublier, en Galilée, le long règne de 43 ans d'Hérode Antipas de -4 à 39. Peut-on maintenir alors la conclusion de Theissen: «Mais, dans l'ensemble, l'impression d'une crise permanente, profonde et longue domine» (p. 133)? En Judée, il est vrai, l'agitation soulevée par Judas en l'an 6 pourrait s'être maintenue vivante, au moins dans ce qui semble avoir été une «dynastie» ou famille de partisans. Entre 46-48, deux fils de Judas le Galiléen, Jacob et Simon, furent crucifiés sous le procureur Tibère Alexandre (neveu de Philon d'Alexandrie; voir *AJ* 20, 102). Un autre fils, Menahem, joua un rôle important au début de la révolte de 66 (*BJ* 2, 433-434). Et Éléazar, autre membre du clan de Judas, devint le commandant et défenseur de la forteresse de Massada (*BJ* 3, 447). Mais les longues périodes de calme et de stabilité politique enregistrées par nos documents font encore pencher vers l'interprétation de paix. Elles ne permettent pas, en tout cas, de qualifier d'insurrectionnelle, surtout en Galilée, la première moitié du siècle, qui fut celle du ministère de Jésus.

Bien sûr, il ne faut pas s'imaginer que la situation était partout idyllique en Palestine ou en Galilée, que les gens étaient heureux de payer des taxes, qu'il n'y avait pas de pauvres, que tout le monde était satisfait de la domination romaine. Mais les généralisations rapides faussent le regard. Pour dessiner un portrait vraisemblable de la Palestine et de la Galilée au temps de Jésus, il faut regarder les choses d'un peu plus près. On s'arrêtera d'abord à certains aspects socio-historiques: taxes et impôts, démographie et urbanisation, pour tenter ensuite une évaluation de l'influence hellénistique dans la Galilée du I^{er} siècle.